

DAS LIED VON DER ERDE



1907 fut une année terrible pour Gustav Mahler.

Deux jours à peine après la mort tragique de sa fille à l'âge de 4 ans, on lui diagnostiqua la maladie cardiaque qui le tuerait quatre ans plus tard. La même année, il décida de démissionner de l'opéra de Vienne après de viles attaques antisémites dans la presse ; Mahler traversait une crise existentielle, prenant conscience de sa propre finitude. Ainsi naquit le besoin de résumer son œuvre en un témoignage universel sur la vie et la mort. À la recherche d'un texte, Mahler découvrit *Die chinesische Flöte*, une anthologie de la poésie chinoise traditionnelle traduite par Hans Bethge. Il reformula complètement sept des poèmes de cette anthologie, y ajoutant même ses propres vers. C'est en effet que son idée allait au-delà de la simple composition d'un cycle de lieds. Ainsi, les poèmes forment le point de départ d'une symphonie qui porte un message : l'adieu de Mahler au monde.

Dès la première note de «Trinklied von Jammer der Erde» (Chanson à boire de la douleur de la terre), Mahler sort tous les registres de l'orchestre pour intensifier la lamentation d'un ivrogne, chanté par le ténor. Pourquoi la nature renaît-elle dans des cycles éternels alors que la vie humaine ne dure même pas cent ans ? La valse tourbillonnante atteint son climax lorsque le frère buveur évoque l'image d'un singe hurlant. Mais surtout, la sombre conclusion de chaque strophe s'attarde comme un mantra : « *Dunkel ist das Leben, ist der Tod* » (Sombre est la vie, sombre est la mort).

Après cette ouverture impétueuse, l'œuvre s'enfonce dans la mélancolie fatiguée de «Der Einsame im Herbst » (Le solitaire en automne). Un fragile jeu de violon et de hautbois donne vie à la froide grisaille. L'alto pleure l'absence d'amour en regardant les fleurs de lotus se faner. L'orchestre dessine des lignes éparses et stylisées, comme dans une estampe chinoise.

Le ténor revient dans « Von der Jugend » (De la jeunesse), une joyeuse chinoiserie où des airs pentatoniques dépeignent une scène insouciant. Quelques jeunes gens s'amuse dans un pavillon de porcelaine au milieu d'un étang. Notre attention est détournée vers son reflet dans l'eau. Est-ce la réalité ou une illusion ?

« Von der Schönheit » (De la beauté) baigne dans la même atmosphère ensoleillée. Des jeunes filles assises au bord d'une rivière cueillent des fleurs de lotus, tandis que

des jeunes hommes galopent sauvagement à cheval. La couleur orchestrale sensuelle du début se mue tout à coup en une musique de marche malicieuse.

Dans la cinquième partie, l'ivrogne réapparaît. «Der Trunkene im Frühling» (L'ivrogne au printemps) a désormais dépassé le désespoir et se jette sur le vin. Un petit oiseau vient lui annoncer l'arrivée du printemps, mais il s'en moque.

Au début de «Der Abschied» (L'Adieu), des coups de marteau joués au contrebasson et au tam-tam viennent traverser notre moelle osseuse. Le scherzando des trois lieds précédents tourne à l'amer. Un récitatif sombre, dans lequel la voix d'alto et la flûte évoquent les froides images de l'automne du deuxième lied, laisse lentement la place à une ode exaltée à un monde « ivre d'amour et de vie » et à une plainte désespérée face au caractère inéluctable de la fin. Lorsque la harpe dépeint une rivière ondulante, nous entendons pour la première fois l'appel idyllique de la terre. La flûte empruntera plus tard les tendres chemins de l'immortalité avec des motifs pentatoniques ascendants. La tragédie atteint son apogée lorsque l'orchestre entame une marche funèbre si typique du compositeur. Un fil rouge apparaît à travers toute l'œuvre, le dénouement est proche.

Quand un ami revient après un long moment, Mahler semble s'adresser à nous personnellement : « J'erre dans les montagnes, je cherche le repos ». L'écrasante tragédie des adieux laisse la place à la résignation, l'essence de l'homme se fond dans la lumière bleue éternelle de la terre.

Cette nouvelle transcription de Reinbert de Leeuw se fonde sur une tradition établie par Arnold Schönberg en 1918. Sa Verein für musikalische Privataufführungen (Société pour l'exécution privée de musique) était une scène de choix pour la nouvelle musique. Dans les salles de concert viennoises, l'avant-garde était souvent négligée par les musiciens et ridiculisée par les critiques. La Société engageait donc les meilleurs interprètes pour donner chaque semaine des concerts préparés avec soin pour un public choisi. La presse n'était pas la bienvenue, les applaudissements et les huées étaient interdits. Outre la musique pour piano et de chambre, des œuvres pour orchestre étaient également données dans des arrangements pour quintette à cordes, instruments à vent, piano et harmonium.

Cette version de *Das Lied von der Erde* est destinée à un effectif similaire. Reinbert a cependant conservé certains instruments indispensables à l'identité de l'œuvre. C'est notamment le cas du contrebasson pour sa couleur morbide au début de « Der Abschied » et de la harpe pour son timbre éthéré dans l'incarnation de l'idylle et de l'éternité. Reinbert était évidemment conscient de la perte de volume et d'espace de cette version, mais il y voyait également des avantages. L'instrumentation légère rend réalisable le pianissimo si souvent demandé par Mahler dans les parties vocales et donne vie de façon plus soutenue encore au symbolisme de la délicate poésie chinoise. Mais l'orchestre peut également s'épanouir librement dans une forme chambriste très communicative.

Après notre première représentation de *Das Lied von der Erde* au Festival de Saintes, Reinbert nous a convaincus d'enregistrer l'œuvre rapidement. Nous n'avons pu deviner la raison de sa hâte, même si nous avons remarqué les derniers temps que

son corps ne suivait plus. Durant l'enregistrement, Reinbert s'est montré plus inspiré que jamais, semblant s'identifier totalement au message de l'œuvre.

Lorsqu'il a annoncé, quelques semaines plus tard, son propre adieu à la vie, nous avons été profondément émus. La raison de l'intensité avec laquelle il s'était jeté dans le travail nous est alors apparue clairement. Voyant la fin venir, il était convaincu de pouvoir apporter encore quelque chose d'essentiel à l'interprétation de *Das Lied von der Erde* avec cet ultime enregistrement. Jusqu'au moment de son départ, l'œuvre ne l'a pas lâché...

Thomas Dieltjens (traduction Catherine Méeus)